

# Notes de lectures de Georges Leroy

## novembre 2009 1/2



L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... *le diable porte pierre*. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme.

**Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau :

**BR** impression plus rapide, **HR** illustrations meilleures

### La légende de nos pères



**Sorj Chalandon**

Grasset, 256 p., 17 €

Après avoir été journaliste à la Voix du Nord, Marcel Frémaux est devenu biographe familial. « *Toute vie mérite d'être racontée* », disent ses publicités, et c'est pour cela que ses clients se confient à lui. Il les écoute, met en forme leurs souvenirs, les rédige puis fait imprimer un livre destiné aux amis ou au cercle familial.

Un matin, Lupuline Beuzaboc se présente au biographe. Tesce-lin, le père de Lupuline, ancien cheminot du Nord de la France, était un résistant. Dédaigneux des hommages, il n'a raconté sa bravoure qu'à sa fille. Alors, pour ses 85 ans, Lupuline veut offrir à son père les mémoires de son combat. Elle veut ramener son passé glorieux en pleine lumière. Le vieil homme est réticent. Et puis il

accepte. Marcel Frémaux va s'atteler à cet ouvrage avec passion. Pierre Frémaux, son père, fut un Résistant mais n'a jamais rien raconté. Et il est mort, laissant son fils sans empreinte de lui.

En écoutant Beuzaboc, c'est donc son père que le biographe veut entendre. En retraçant sa route, il espère enfin croiser son chemin. Mais rien ne se passe comme il le pensait. Et plus Beuzaboc raconte, plus le doute s'installe. Commence alors entre les deux hommes une confrontation hors du commun. Très vite la vérité devient la vraie question. Un bon roman au style limpide et entraînant.

### Lettres pour lire au lit



**A. de Vigny et M. Dorval**

Mercure de France, 300 p., 19 €

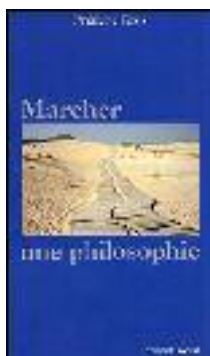
En 1829, Alfred de Vigny, poète renommé, et Marie Dorval, comédienne vedette du théâtre ro-

mantique, se rencontrent. À l'été 1831, alors que la seconde doit jouer la pièce du premier, *La Maréchale d'Ancre*, ils deviennent amants. Le poète installe sa muse dans un appartement de la rue Montaigne, où ils se retrouvent avec passion. Peu à peu, celle-ci s'éteindra, mais les amants restent attachés l'un à l'autre. En 1838, après de violentes disputes, ils se séparent. Vigny est extrêmement jaloux, au point de faire suivre sa « vieille maîtresse » par l'inspecteur Vidocq lui-même, ne supportant pas sa liaison avec un plus jeune poète, Jules Sandeau. « *Tout était passion chez elle, la maternité, l'art, l'amitié, le dévouement, l'indignation, l'aspiration religieuse; et comme elle ne savait et ne voulait rien modérer, rien refouler, son existence était d'une plénitude effrayante, d'une agitation au-dessus des forces humaines...* », écrit à propos de Marie Dorval son amie George Sand.

Cent trente-cinq lettres d'amour rythment cette liaison, où les amants relatent leur vie professionnelle et sentimentale, leurs malheurs (la mort de la mère du poète, celle de la fille cadette de l'actrice), les relations difficiles qu'ils entretiennent avec leur entourage professionnel. Mais l'essentiel de ces lettres réside dans la description minu-

tieuse et douloureuse, ou exaltée et sensible, de la passion amoureuse.

## Marcher, une philosophie



★★★★☆

**Frédéric Gros**

*Carnets Nord, 200 p., 17 €*

La marche à pied connaît de plus en plus d'adeptes qui en recueillent les bienfaits : apaisement, communion avec la nature, plénitude... Nous sommes très nombreux à bénéficier de ces dons. Marcher ne nécessite ni apprentissage, ni technique, ni matériel, ni argent. Il y a juste un corps, de l'espace et du temps.

Mais la marche est aussi un acte philosophique et une expérience spirituelle. Et si on ne pensait bien qu'avec les pieds ? Allant du vagabondage au pèlerinage, de l'errance au parcours initiatique, de la nature à la civilisation, l'auteur puise dans la littérature, l'histoire et la philosophie : Rimbaud et la tentation de la fuite, Gandhi et la politique de résistance, sans oublier Kant et ses marches quotidiennes à Königsberg. Complétons le livre en rappelant que les Grecs avaient fondé l'école péripatéticienne !

Que veut dire Nietzsche lorsqu'il écrit que « *les orteils se dressent pour écouter* » ? C'est ce que l'on cherche ici à comprendre. À

la fois traité philosophique et définition d'un art de marcher, ce livre en réjouira beaucoup, qui ne se savaient pas penseurs en semelles.

Cet ouvrage fait donc l'éloge des chemins de plein-vent ainsi que des livres qui respirent un air vif. La marche y est présentée comme étant un étirement du temps et un approfondissement de l'espace. En ceci, elle nous permet d'avoir accès à un lieu au-delà de tout espoir et en deçà de toute attente. Pour l'auteur, le marcheur se rend disponible en se positionnant à l'écart du productivisme et de l'utilitarisme qui nous cernent de toutes parts. Être piéton, flâneur des villes, marcheur au milieu de paysages, là où le corps infuse de couleur. Un livre qui sent bon les sentiers en forêts, où le souffle est léger et vivifiant.

## Mazarinades



★★★★☆

**Christian Jouhaud**

*Aubier, 310 p., 24 €*

Pendant les troubles de la Fronde (1648 à 1653), des milliers de mazarinades (pamphlets, chansons, placards, lettres vraies ou fausses...) ont été écrites et diffusées. Sur le papier, tous les coups semblent permis. Il s'agit, en effet, d'une littérature de combat. C'est de ce point de vue, ce-

lui de l'action, que ces armes redoutables sont étudiées dans ce livre devenu un classique : l'objectif étant de repérer et d'analyser les fonctionnements de la polémique. Qui étaient les auteurs des mazarinades ? Quel rapport entre la plume d'un cardinal, celle d'un parlementaire, celle d'un prêtre gascon ou encore d'un autodidacte qui passait pour fou ? Et qui étaient les lecteurs ? Les réponses sont dans les textes, à condition de respecter leur cohérence et de comprendre leur rôle dans le secret d'un complot ou l'ostentation d'un spectacle.

En analysant les Mazarinades l'auteur se donne un objet dont le traitement est particulièrement délicat. Il entre dans un labyrinthe de textes éphémères, elliptiques, bourrés d'allusions à l'événement du jour, rompus à toutes les ruses de la controverse, supposés accrédités par la place, souvent fictive, qu'ils se donnent dans le débat tout à la fois « convulsif », spectaculaire et commercial (il faut vendre) opposant alors le parti de Condé, celui de Mazarin, et le tiers parti dont Retz se prétendait l'instigateur.

Ce livre est l'effet d'un choix, qui consiste à faire de l'analyse d'un « cas » historique l'exercice d'une méthode. Pour cette raison, il appelle plus de développements. Il a deux objectifs. D'une part, il cherche à déterminer comment lire ces documents. On ne peut supposer que n'importe quel texte est, en histoire, justiciable de la même méthode d'interprétation. Mais pour définir une pratique des textes à traiter, il faut aussi (ensuite) caractériser un type propre d'écriture, repérer pour quoi et comment on écrivait et publiait des Mazarinades.

nades. Tel est le fil conducteur du livre, chaque fin de chapitre venant ajouter son résultat à la progressive élucidation d'une manière d'écrire et d'une manière de lire.

### La maison du Dr Laheurte



★★★★☆

**Michel Bernard**

*La Table ronde*, 200 p., 18 €

Il est de ces livres qui rappellent des souvenirs d'enfance et le lecteur y retrouve des petits souvenirs de jeunesse. Ce livre raconte les quelques semaines de vacances d'un enfant d'une douzaine d'années chez un de ses camarades, dans une propriété au bord du lac d'Annecy. La famille qui l'accueille ne l'occupe plus que pendant l'été. Elle y conserve avec décontraction et désinvolture les reliques d'un aïeul prestigieux, amiral et compositeur du début du XXe siècle dont le souvenir hante la grande maison. Entre le petit invité et l'officier musicien, s'établit une relation inattendue parmi les objets du passé, comme un legs invisible. Pour ce jeune garçon ébloui par le vitrail qui transfigure les montagnes, cet été s'inscrit dans sa mémoire comme l'épiphanie de l'enfance, qui précède le moment mélancolique de sa disparition.

Les dernières « vacances d'un enfant », magnifiées par la préci-

sion pointilliste du souvenir, atteignent leur point d'orgue et leur vibrante et secrète harmonie à l'écoute d'une sonate inachevée dont l'auteur est l'aïeul disparu. Dans cette figure, le lecteur attentif reconnaîtra l'amiral Jean Cras, de qui l'œuvre impressionniste est aujourd'hui redécouverte.

Tirant admirablement parti de son décor naturel, l'auteur saisit parfaitement ce moment étrange qu'est l'adolescence dans un roman au charme délicieusement suranné. Extrêmement bien écrit, l'auteur cultive les adjectifs les plus affûtés, les images les plus délicatement ciselées en se gardant bien néanmoins de dissiper les brumes mélancoliques. Un roman d'une grande sensibilité et de bonheur.

### Monnaie bleue



★★★★☆

**Jérôme Leroy**

*La Table ronde*, 200 p., 8,50 €

Ce roman est l'histoire secrète, violente et sombre de la France d'aujourd'hui. Une critique de la société contemporaine. Dans une France frappée de plein fouet par la crise et les émeutes raciales, des polices parallèles, des hommes de l'ombre omnipotents et des barons médiatiques s'affrontent jusqu'à la mort pour s'emparer de ce qui reste de pouvoir.

Dans ce roman écrit en 1997, l'auteur, qui ne prétend pourtant pas posséder des dons de voyance ou d'extralucidité, décrit la société française, ses contradictions et ses hypocrisies. La révolte gronde dans les banlieues surpeuplées et complètement abandonnées par le pouvoir qui préfère avoir un semblant de vestige de paix sociale. Les plus riches trompent leur ennui car ils n'ont même plus de désirs profonds, trop de désirs tuant le désir. Le sexe entre deux personnes, l'amour, les sentiments, deviennent de plus en plus subversifs ainsi que la littérature, les arts ou la musique que l'on peut intérioriser. L'intimité elle-même est une sorte de nouveau péché. Hélas l'auteur se complaît dans des descriptions crues. On assistera, dans ce roman noir, à la vie habituelle des proies et des cibles d'un ordre social d'autant plus impitoyable qu'il est menacé. On assistera également aux manipulations, chantages et assassinats divers orchestrés par ceux qui veulent continuer à défendre l'indéfendable. Mais il sera aussi question de vengeance et d'honneur.

Pour l'auteur, la tyrannie ultra-libérale, ou plutôt libérale-libertaire (« libertarian » en anglais, du nom de ceux qui s'inspirent des livres de David Friedman, théoricien de l'ultra-libéralisme), les catastrophes écologiques et urbanistiques afférentes, le règne total de la marchandise, la séparation des êtres ne peuvent donner que peu d'espoir à une société qui en manque cruellement. Les problèmes que l'on peut constater en banlieue ne sont dès lors guère étonnants.

## La symbolique du repas dans les communautés



★★★★☆

**Jean-Claude Sagne**

Le Cerf, 310 p., 20 €

L'auteur, dominicain, s'appuie sur la Bible, la théologie spirituelle, l'histoire de l'art et l'observation des communautés contemporaines, pour analyser la pratique du repas. Il aborde la symbolique des aliments, les images de la table, les récits de repas communautaires, les opérations du service de table, les paroles et les acteurs de la table, le repas de l'alliance.

L'auteur considère l'Alliance comme structure fondamentale de la réalité inhérente au fonctionnement du groupe. Il propose l'hypothèse centrale suivante: les échanges entre les convives par les gestes et les paroles de la table fondent, reproduisent et reflètent tous les autres échanges dans le groupe. L'ouvrage comprend trois parties.

La première traite notamment de la symbolique des aliments, aborde les images de la table et propose une étude iconographique ordonnée autour de principes de classification.

La seconde partie évoque entre autre les modèles du service, l'acte de manger ensemble, le don de nourriture, le refus de nourriture pour lequel une distinction est faite entre interdit alimentaire et jeû-

ne. Un autre chapitre est consacré aux paroles de la table. Retenons aussi le chapitre qui concerne les acteurs de la table et fait appel à la relation de convivialité. Il traite en particulier la création des rôles par le repas et la symbolique du don.

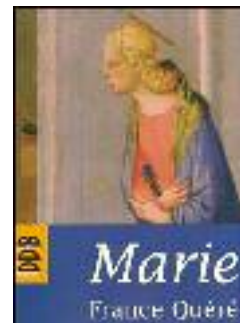
Dans la troisième partie l'auteur étudie en particulier la fonction symbolique du père comme Donateur, le Don source de Alliance, le repas comme acte Alliance. Enfin sont abordées les composantes de l'Alliance. Dans sa conclusion, il organise un ultime développement de Alliance structure centrale de la personnalité.

Humaniser l'acte de manger, c'est en faire un temps de convivialité avec autrui, et même avec Dieu [...] Toute la pédagogie de Dieu avec son peuple est de l'arracher à sa condition de bête de somme où l'a réduit l'opresseur égyptien pour lui rendre sa dignité humaine, en lui réapprenant en particulier à manger dans le désert par l'accueil de la manne quotidienne. Il y a dans l'Exode toute une éducation à l'art de se nourrir, tout un apprentissage du don reçu et partagé. Aussi quand des hommes décident de mener la vie commune en se consacrant à Dieu, ils ne peuvent laisser au hasard la manière dont ils prendront ensemble leur repas. L'architecture médiévale des monastères montre que le réfectoire est comme une réplique de l'église: de la liturgie au chœur on passe à celle de la table, car le repas prolonge l'eucharistie...

Cette étude sur la symbolique du repas, sur les conduites et les faits de table se conclut par une profonde réflexion sur l'Alliance à laquelle le repas invite. Elle éclairera les communautés religieuses et les familles et les aidera à mieux « *manger ensemble pour mieux vivre ensemble* ». Qui pen-

serait que le repas, cet acte si banal, soit de si grande portée humaine?

## Marie



★★★★☆

**France Quéré**

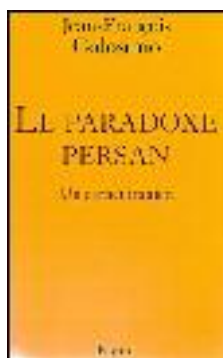
DDB, 188 p., 19 €

« *D'habitude, on dit que les fils ressemblent à leur mère. Ici nous disons: la mère ressemble à son fils* ». Pour une protestante, France Quéré (1936-1995) s'est beaucoup interrogée sur la mère de Jésus. Théologienne, enseignante, écrivain, chroniqueuse pour des publications chrétiennes, elle a consacré à Marie trente-quatre articles parus entre 1978 et 1994, qui ont été rassemblés et ordonnés thématiquement après son décès.

Si les questions sont posées par la théologienne, celle qui y répond est la femme d'une humanité chaleureuse, poursuivant une quête spirituelle authentique, autant que la savante subtile et exigeante, qui interroge les Évangiles dans ses moindres détails: « *l'infini est dans l'infini* », disait-elle. Sa pensée tout en nuances est servie par une prose poétique, où élan et maîtrise s'harmonisent. Ce livre permet de retrouver cette approche originale, qui tranche avec les visions pieuses ou les spéculations mariologiques les plus convenues. L'auteur restitue la

figure de la Vierge avec un style qui allie poésie et intériorité. Loin d'un merveilleux abstrait, l'écrivain redonne à Marie son humanité et son cœur de mère qui accueille la Parole avec la visite de l'Ange. Cet ensemble de méditations se parcourt en silence, comme on regarde, le souffle retenu, les fresques de Fra Angelico ou les couleurs de Giotto.

### Le paradoxe persan



★★★★☆

**Jean-François Colosimo**

Fayard, 280 p., 19 €

Aujourd'hui comme hier, l'avenir du monde se joue dans les rues de Téhéran. Cent ans après sa révolution constitutionnelle, cinquante ans après sa révolution anticolonialiste, trente ans après sa révolution islamique, l'Iran s'impose plus que jamais comme un pays de paradoxes : Occident et Orient, démocratie et islam, modernité et tradition, religion et sécularisation, globalisation et nationalisme, pétrole et nucléaire... Cette enquête, menée en Iran, aux États-Unis, en Israël, retrace un siècle de quête d'identité, d'indépendance et de puissance. Une plongée fulgurante dans l'histoire telle qu'elle se fabrique, sous nos yeux.

L'auteur s'interroge sur l'islam et ses contradictions tant politiques que religieuses, entre

La Mecque et Téhéran. Pour lui, la fin de l'islam politique est proche, une trentaine d'années après la révolution iranienne. Après Dieu est Américain et L'Apocalypse russe, l'auteur poursuit son investigation sur les mutations contemporaines du fait religieux en politique.

### Le plus beau des bersagliers



★★★★☆

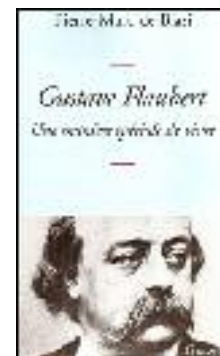
**Charles Exbrayat**

JC Lattès, 250 p., 6 €

À Turin, Nino Regazzi, bersagliere dans l'armée italienne, est surtout connu pour son physique avantageux. Et il en brise des cœurs, Nino. Mais à trop jouer de son pouvoir de séduction, il attise jalousies et rancœurs. Aussi personne n'est surpris quand les agents découvrent son cadavre pendant une de leurs rondes. Le plus beau des bersagliers avait beaucoup d'ennemis et les pistes sont nombreuses. La police piétine, mais que le coupable ne se réjouisse pas trop vite car Roméo Tarchinini, le célèbre commissaire véronais, est de passage à Turin... Au risque de passer pour caricatural, Tarchinini est le héros italien par excellence : bon vivant, exubérant, sentimental... Voilà un commissaire qui déteste la violence, voue une passion à sa femme Giulietta et pense que tous les crimes sont passionnels. Pour un

Italien, en effet, pourquoi tuer si ce n'est par amour ? Un roman policier bien écrit et avec de l'humour !

### Gustave Flaubert, une manière spéciale de vivre



★★★★☆

**Pierre-Marc de Biasi**

Grasset, 500 p., 21 €

Chercheur au CNRS, l'auteur est un spécialiste qui traque l'œuvre des écrivains à partir des manuscrits et des correspondances. Qu'est-ce qu'une vie d'écrivain ? Une enfance, des amours, des voyages, des amitiés, des soucis d'argent, des mondanités, des succès, des revers... Mais, au fond, tout cela a-t-il vraiment quelque chose à voir avec ce qui nous intéresse le plus : l'œuvre, l'écriture, le style, le message qui font que cette vie-là, justement, est celle d'un écrivain et ne ressemble pas aux autres ?

La question touche naturellement toute entreprise biographique mais elle devient cruciale quand on aborde une figure comme celle de Flaubert. Si celui-ci, en effet, a révolutionné le romanesque, c'est au nom de nouvelles exigences -l'impersonnalité, le refus de conclure, la relativité des points de vue- qui installent au cœur de son écriture une figure du vide : absence de la personnalité de l'auteur. Comment, dans ce cas, partir à la recherche de l'écrivain sans trahir son projet ? Pour lui, l'œuvre est tout, l'auteur n'est rien. Le plus beau cadeau que

pourrait lui faire la postérité serait de ne rien savoir de sa vie contingente, en lisant ses textes comme s'il n'avait jamais existé...

Le problème se complique si l'on considère l'autre côté des choses : le versant réel de sa vie. Là, non seulement nul ne doute que Flaubert a existé, mais chacun peut se faire une idée très précise de son agenda en se plongeant dans les cinq mille pages de sa Correspondance. A l'impersonnalité structurale de l'œuvre répond ici une exceptionnelle réussite de l'écriture du quotidien, tour à tour profonde, cinglante, drôle, émouvante. Une manière spéciale de vivre.

## Mon enfant de Berlin



★★★★☆

**Anne Wiazemsky**

Gallimard, 256 p., 17,50 €

En septembre 1944, Claire, ambulancière à la Croix-Rouge française, se trouve à Béziers avec sa section, alors que dans quelques mois elle suivra les armées alliées dans un Berlin en ruine. Elle a vingt-sept ans, c'est une très jolie jeune femme avec de grands yeux sombres et de hautes pommettes slaves. Si on lui en fait compliment, elle feint de l'ignorer. Elle souhaite n'exister que par son travail depuis son entrée à la Croix-Rouge, un an et demie auparavant. Son courage moral et physique, son ardeur font l'admiration de ses chefs. Ses compagnes, parfois issues de milieux sociaux différents du sien, ont ou-

blié qu'elle est la fille d'un écrivain célèbre, François Mauriac, et la considèrent comme l'une d'entre elles, rien de plus. Au volant de son ambulance, quand elle transporte des blessés vers des hôpitaux surchargés, elle se sent vivre pour la première fois de sa jeune vie. Mais à travers la guerre, sans même le savoir, c'est l'amour que Claire cherche. Elle va le trouver à Berlin.

Avec un demi-siècle de recul, l'auteur recompose le roman de ses parents. Qui furent-ils dans leur jeunesse ? En quels lieux et quelles occasions se sont-ils rencontrés ? Comment naquit leur amour ? Dans le cataclysme européen qu'ils traversèrent, quels furent leurs choix, leur engagement, leurs émotions ?

À Berlin, il y a Wia, jeune officier français d'origine russe, prince par sa famille que l'exil a fané autant qu'appauvrie. Il a le charme slave, le génie des langues, l'âme cosmopolite et la vitalité flamboyante. Il ne lit jamais un livre, ignore qui est François Mauriac, mais trouvera au moment voulu la caution d'Henri Troyat. La guerre forge les tempéraments, Claire et Wia boivent la liberté. Au milieu des ruines, et proches d'un peuple vaincu qui souffre plus que ne veulent le voir les vainqueurs, ces deux-là, que tout sépare, tombent amoureux. L'examen de passage des fiancés, leur mariage à Paris sont de beaux moments du livre : deux mondes se rencontrent.

Le lecteur lui aussi, pour peu qu'il aime les romans de Mauriac, éprouve un pincement ému à chaque évocation de cette grande figure. Le récit s'achève sur la naissance de l'auteur, dans cet après-guerre, des mains d'un accoucheur pendu plus tard pour crimes de guerre. Que d'émotions ! L'enfant de Berlin n'est autre que l'auteur qui dédie le livre à ses personnages. C'est joli.

## Mémoires de Marc-Antoine Muret



★★★★☆

**Gérard Oberlé**

Grasset, 288 p., 18,50 €

« Les esprits sérieux penseront que pareilles fantaisies ne méritent pas d'être rapportées par écrit. Je leur répondrai que mon récit n'est rien d'autre que bavarderie et digressions, autrement dit vagabondages de geai ou de pie sur les sentiers d'à côté. Quand mon héritier flânera dans vingt ou trente ans dans ces cahiers, il feuillettera ses souvenirs d'enfant et se souviendra de moi en souriant ». Marc-Antoine Muret a vécu « deux vies de même durée, mais fort dissemblables, car la seconde fut comme l'antithèse de la première ». Humaniste, professeur, maître de Montaigne, camarade de Ronsard et de Baïf et orateur des Papes, il fut aussi hédoniste, poète, grand amateur des plaisirs charnels – ripaille et lupanar. Muret raconte son amour pour toutes les nourritures terrestres, évoque l'esprit de la Renaissance (poésie latine), ses amis de la Pléiade, les réjouissances inspirées de l'Antiquité. Il rencontre, au gré de son errance, une foule bigarrée de personnages hauts en couleurs, gentils-hommes et canailles, femmes savantes et courtisans. Dans ce siècle baroque (XVI<sup>ème</sup> siècle),

l'Europe renaît... et vit aussi avec ses vieux démons. Marc-Antoine Muret traverse le meilleur comme le pire, mais reste toujours fidèle à ses principes : « *Le plaisir était mon idéal, jouir était ma loi* ».

Entre élégance du style et jargon coquillard, la liberté grivoise et l'érudition vive, jamais pédante, de ces mémoires sont contagieuses.

### Le cercle littéraire des amateurs d'épluchure de patates



★★★★☆

**Marry Shaffer**

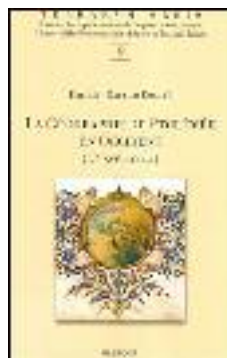
*NIL*, 396 p, 19 €

Janvier 1946. Tandis que Londres se relève douloureusement de la guerre, Juliet, jeune écrivain, cherche un sujet pour son prochain roman. Comment pourrait-elle imaginer que la lettre d'un inconnu, natif de l'île de Guernesey, va le lui fournir ? Au fil de ses échanges avec son nouveau correspondant, Juliet pénètre un monde insoupçonné, délicieusement excentrique ; celui d'un club de lecture au nom étrange inventé pour tromper l'occupant allemand : le « Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates ». De lettre en lettre, Juliet découvre l'histoire d'une petite communauté débordante de charme, d'humour, d'humanité. Et puis vient le jour où, à son tour, elle se rend à Guernesey... Juliet pénètre son monde et celui de ses amis : un monde in-

soupçonné, et délicieusement excentrique. C'est celui d'un club de lecture créé pendant la guerre pour échapper aux foudres d'une patrouille allemande un soir où, bravant le couvre-feu, ses membres venaient de déguster un cochon grillé et une tourte aux épluchures de patates, délices bien évidemment strictement prohibés par l'occupant.

On est touché par la bonté et l'humanité qui se dégagent de ce livre sans tomber dans les bons sentiments. Le style est simple et haut en couleurs. Un livre est touchant, émouvant, totalement excentrique... Chef-d'œuvre en vue !

### La géographie de Ptolémée en Occident



★★★★☆

**Patrick Gauthé Dalché**

*Brépols*, 440 p, 95 €

Dans l'Antiquité tardive, malgré une diffusion relativement importante, le manuel cartographique de Ptolémée (IIe s. après J.-C.) n'eut pas de postérité conforme au projet de son auteur. Dans le Moyen Age latin, en revanche, la connaissance de son contenu ne disparut jamais, grâce en particulier aux traités d'astronomie traduits de l'arabe. La version latine faite au début du XVe siècle n'eut donc pas le caractère révolutionnaire qu'on lui attribue souvent. La réception « philologique » d'une somme qui permettait de comprendre l'espace antique tel qu'il apparaissait dans les classiques fut importante. Mais les savants for-

més dans les universités, astrologue et médecins, jouèrent un rôle jusqu'à présent peu étudié dans l'analyse des contradictions entre l'image du monde ptoléméenne et d'autres types de représentations qui ne furent pas pour autant dépréciés et abandonnés. Le long processus de modernisation de Ptolémée entra dans une phase décisive à partir du troisième quart du XVe siècle grâce à la synthèse opérée entre programme humaniste et philosophie naturelle. Il se poursuivit dans le premier tiers du XVIe siècle par la réflexion sur les modes de représentation (appelés « projections » de façon anachronique), sans qu'ait encore été abolie la dépendance du monde sublunaire à l'égard du monde céleste, caractéristique de la pensée de l'espace terrestre depuis l'Antiquité, que l'œuvre de Ptolémée justifiait au mieux.

La réception de la Géographie, envisagée sur une longue période, ne vérifie donc pas l'opinion selon laquelle elle aurait joué un rôle fondamental dans le passage supposé à une conception « moderne » distincte de la conception « médiévale » de l'espace. L'ouvrage, qui remet en question un certain nombre de lieux communs de l'histoire culturelle, est fondé sur l'analyse de première main des sources textuelles et cartographiques de la tradition grecque et latine émanant de milieux intellectuels très divers.

